

pensée intime. Pour le poète les mots ne servent pas uniquement à rendre sa pensée, ils s'en sert aussi pour indiquer son état d'âme. C'est pourquoi en lisant "ferma son aile" non seulement nous avons l'idée du départ du drapeau, mais encore nous sommes saisis du sentiment de regret causé par ce départ: Ce sentiment serait mal interprété en disant: "ouvrit son aile". Ne dit-on pas: "ouvrir le cœur à la joie", "ouvrir l'âme à la gaieté"?

Par contre on dit souvent de quelqu'un dans la peine: "Son âme est fermée aux plaisirs." Donc, l'expression: "ferma son aile" doit être préférée.

Deuxième raison: le mot "ferma" a dû être employé par le poète dans le sens de "replia". Donc, au lieu de la pensée toute naturelle que nous aurions d'un départ agréable en lisant "ouvrit son aile" nous avons, au contraire, l'idée que le drapeau ne flotte plus au pays, qu'on l'a relégué à l'écart, du moins officiellement, qu'il a été replié et mis avec les vieilles choses hors d'usage, et que ce n'est qu'en France qu'on puisse le revoir.

Troisième raison: M. Fréchette n'a jamais été embarrassé pour trouver le mot propre à rendre sa pensée. En écrivant "ferma son aile" il fut plus heureux que M. Lozeau dans sa suggestion, la justesse de son expression dépendant moins de notre jugement que de la pensée et du sentiment qu'il voulait rendre.

EMBRUNOIS.

Chère Françoise, permettez que je soumette aux savants critiques de ce gentil concours mon humble grain de sel.

Mon opinion est, que le pauvre vieux drapeau de France voyant qu'il ne pouvait plus de son aile blanche, protéger le beau pays du Canada, s'empresse de la reployer pour s'en retourner.

UNE EX-PROTECTRICE.

Voici, sans autre préambule, mon opinion sur l'expression du Poète (Fréchette). — "Ferma son aile", etc., etc., au lieu de déployer, comme quelques-uns voudraient qu'il eût écrit.

Je crois que le poète a eu pleinement raison d'employer le mot "ferma" et voici pourquoi.

Pour cette expression — ferma — l'écrivain nous laisse "naturellement" sous l'impression, juste à mon sens, que jusque là le blanc drapeau avait tenu son aile "déployée" comme le bon sens veut qu'il ait été fait — suivant mon avis toujours.

Autrement, il faudrait accepter l'idée contraire, c'est-à-dire que durant la lutte active, pendant la période des combats héroïques, il aurait tenu cette aile fermée; et que ça ne serait qu'au moment du désastre, de la défaite, qu'il aurait songé à le déployer pour s'enfuir au-delà des mers!

Ce qui, on en conviendra, ne serait conforme ni au sentiment du beau, du grand, du noble, ni surtout à la vérité historique.

Mais, dira-t-on, peut-être, comment concilier l'idée de "fermer" son aile et de "s'envoler" de l'autre côté des mers?

Eh, mon Dieu, ceci me paraît facile à expliquer: S'il est "accordé" aux poètes certaines licences, il ne s'en suit pas qu'elles lui soient "imposées". Or ce serait, à mon avis, lui en imposer une rude que de le forcer, par une expression impropre, à chercher de nous "persuader" qu'en réalité le Drapeau a pu passer la mer "au vol". Qu'il l'ait traversé comme colis, ou porté, enroulé dans le sein d'un défenseur de la Patrie, peu importe, le sentiment subsiste du deuil, de l'abattement par cette expression de "ferma", etc., et par là, l'imagination du poète s'accorde parfaitement avec le bon sens et la "vérité des faits".

On pourrait certes s'étendre longuement sur ces considérations; mais je crois me rendre aux exigences du Concours en me bornant à faire

connaître la "raison" principale de l'opinion que j'exprime sur le sujet proposé et je me souscris.

VIEUX MILITAIRE.

Madame,

M. Fréchette, en comparant l'étendard fleurdelisé à un oiseau blanc, a fait une comparaison juste et qui fait image. Le drapeau voltigeant dans les airs est bien un emblème ailé.

Mais le second vers:

"Ferma son aile blanche, et repassa les mers",

m'oblige à faire remarquer qu'un oiseau d'ordinaire ne traverse les mers qu'en volant, ce qu'il ne pourrait faire si son aile eût été fermée. M. Lozeau a donc raison jusqu'à un certain point.

Mais comme on n'ouvre que ce qui est fermé, assurément, durant les 150 ans qu'il flotta sur le Saint-Laurent, le drapeau blanc avait l'aile constamment ouverte, et le jeune poète se trompe tout comme le vieux. J'oserais donc, après M. Lozeau, proposer une dernière variante:

"Et le vieux drapeau blanc, mouillé de pleurs

[amers,

S'envola de nos bords, et repassa les mers."

La comparaison reste la même, et la logique ne ferme pas son aile blessée.

Recevez, madame, l'expression de mes respectueux hommages.

OUTAOUAISE.

Je ne suis guère compétente en littérature, et en poésie. Mais il me semble qu'en lisant les vers

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs
[amers,"

je dis naturellement, "Ouvrit son aile blanche" et repassa les mers.

Puisque l'idée du poète nous montre le drapeau s'enfuyant vers d'autres cieux, au moyen de ses ailes, il lui faut les déployer au lieu de les fermer; c'est plus normal, même en poésie. Mais j'ai peut-être le sens pratique plus développé que le poétique, et ma critique ne vaut rien, ainsi suis-je très

NOVICE.

Fermer l'aile et repasser les mers, implique contradiction, s'il s'agit d'un oiseau, non pas s'il s'agit d'un drapeau. Ici "l'aile" est une image. Puis, Fréchette avait deux fautes à signaler, deux situations à peindre: la défaite, le départ. Le drapeau se déploie ("ouvre" l'aile) dans la marche en avant, dans la bataille; il tombe ou se replie dans la défaite. Vaincu, le drapeau blanc s'est enroulé autour de sa hampe, (l'aile s'est fermée). Puis, comme un blessé qu'on emporte, il a repassé les mers. Il ne pouvait partir "l'aile ouverte", "déployée", sans éveiller l'idée d'une bravade ridicule, d'une retraite ou d'une fuite, accomplies gaîment, ou d'une façon inconvenante.

L'écrivain sérieux ne sacrifie jamais le fond à la forme. Mieux vaut, en tout cas, une apparente contradiction dans les termes, qu'une suggestion déshonorante.

Je crois que Garneau n'aurait rien changé aux vers de Fréchette.

BRIN D'HERBE.

Madame Françoise,

Vous me demandez mon opinion sur ces vers de M. Fréchette.

"Et notre vieux drapeau trempé de pleurs
[amers,

"Ferma son aile blanche, et repassa les mers."

Moi, je trouve le problème très facile à résoudre. Si, pour traverser les mers, notre "vieux drapeau" fut déposé bien soigneusement sur les moelleux coussins d'un navire, je crois qu'il "ferma son aile"; mais si, de lui-même, il prit

son essor vers la mère-patrie, M. Fréchette devrait dire: "Ouvrit son aile".

MUGUETTE.

Le poète Fréchette a dit:

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs
[amers,

Ferma son aile blanche et repassa les mers."

D'aucuns soutiennent qu'il aurait dû écrire: "Ouvrit" son aile blanche...

Je préfère "Ferma". Le mot est charmant, harmonieux; il donne à ces vers une expression vive, une tournure gracieuse et peint toute une situation.

"Ferma son aile blanche", est une image qui doit être prise au figuré.

Un drapeau n'a pas d'ailes mais il a des plis. Ce drapeau nous venait de France; elle nous l'avait envoyé et, fiers de lui, fiers de ses couleurs, nous l'avions hardiment arboré sur les bords du Saint-Laurent où il se déployait majestueusement, lorsque, tout à coup, dans un moment d'oubli pour ne pas dire de lâche abandon de la mère-patrie, le sort des armes changea notre allégeance. Alors, devant le drapeau anglais victorieux, le vieux drapeau français se replia, "ferma son aile blanche, et repassa les mers".

BRULE-MOUSTACHE.

Quand l'aigle, pourchassé jusque dans son aire, voit la vie de ses chers aiglons en danger, il les défend jusqu'à ce que mourant, l'aile brisée, il vienne tomber aux pieds des chasseurs.

Ils étaient tous morts les braves qui combattaient à l'ombre du drapeau bien-aimé. Ah! s'il avait pu encore "ouvrit son aile, ce n'eût pas été pour couvrir leur fuite de l'autre côté des mers mais pour guider leur élan sur l'ennemi.

Hélas! comme la lyre de notre barde canadien en a bien rendu la note plaintive lorsqu'elle a vibré sous l'écho lointain de sa souffrance:

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs
[amers,

"Ferma" son aile blanche et repassa les mers."

CATHERINE.

Ferma son aile blanche.....

Quelle taille douce pour définir le vieux drapeau que l'on repliait pour le rapporter avec ses gloires après sa défaite!

L'autre soir nous causions de cette question pour moi si étrangement soulevée par M. Lozeau, de savoir si Garneau aurait conseillé à Fréchette de dire "ouvrit" au lieu de "ferma" son aile. Quelqu'un comparait le drapeau à un oiseau. Le drapeau n'est pas un oiseau, mais on peut délicatement lui trouver en poésie une aile blanche. Et si l'on veut absolument d'un oiseau pour traverser les mers, il devrait être blessé comme était notre drapeau, traîner de l'aile, que des mains tendres et bonnes ramènent au vieux nid.

Non le vieux drapeau blanc, si j'ai saisi l'idée de l'auteur dans ces deux vers sublimes ne pouvait ouvrir son aile.

Trempé de pleurs amers, et conservant sa
[gloire,

Carignan le gardait pour une autre victoire.

CARIGNAN.

Quand j'étais enfant et que j'avais été méchante, ma mère disait que mon bon ange pliait ses ailes blanches et s'en recouvrait la figure pour voiler ses larmes...

Notre vieux drapeau qui avait été l'ange tutélaire de la jeune colonie, ne devait-il pas, lui aussi, à l'heure de la défaite, plier son aile puisqu'elle ne pouvait plus nous protéger?

Qui nous dit que c'est à un oiseau que notre poète lauréat comparait notre drapeau? De plus,